LES CAHIERS DE L'ALPE

Jean Serroy

Jean Pellerin (1885-1921)

Ln 07

JEAN PELLERIN

(1885-1921)

ACTES DU CENTENAIRE
ET
PASTICHES POETIQUES

16°Z
25429
(3)

Le portrait de Jean Pellerin illustrant la couverture est de Maurice Asselin (1929)

Ce volume constitue le Hors Série n° 3 de *Recherches et Travaux*

ISSN 0762-1051

Co-édition
Les Cahiers de l'Alpe
(Société des Ecrivains Dauphinois)
et
Recherches et Travaux
(Université de Grenoble III
U.E.R. de Lettres)

Tous droits réservés

Dépôt légal : décembre 1985

ISBN 2.903391.08.4



80
27-28

JEAN PELLERIN

COLLOQUE DU CENTENAIRE

(Grenoble – 26 avril 1985)

DI-04-03-1986-03726

PRÉSENTATION

1885-1985 : Jean Pellerin aurait cent ans... Il est né, en effet, le 24 avril 1885, quelques jours avant la mort de Victor Hugo. Coïncidence, mais le hasard ici semble bien faire les choses. Au moment où disparaît dans tout l'éclat de sa gloire le prophète inspiré de la grande poésie, vient au monde celui qui sera, de tous ses amis du groupe fantaisiste, le plus représentatif d'une poésie qui se méfie de l'esprit de sérieux et qui refuse les grands élans du romantisme. Face au patriarche des lettres, à l'écrivain prolifique, à l'auteur considérable des *Contemplations,* des *Misérables* et de *La Légende des Siècles,* la quasi obscurité de Jean Pellerin, la minceur de son œuvre poétique, la brièveté de sa vie en font, presque jusqu'à la caricature, un anti-Hugo parfait. A l'heure du centenaire, là où les pompes officielles célébraient un peu partout celui qui est devenu comme un monument national, il était dans la ligne même des choses que la commémoration de Jean Pellerin fût discrète et légère, à l'image de sa poésie. L'hommage qu'a décidé de lui rendre Grenoble, grâce à l'obligeance de son maire et de son maire-adjoint, chargé de la Culture, se voulait placé avant tout sous le signe de l'amitié et de la simplicité. Puissent ces *Actes* en faire foi.

Jean SERROY

PRÉFACE

D'abord faire lire, connaître, apprécier l'œuvre de Jean Pellerin, et son œuvre poétique tout particulièrement. Car à quoi bon parler d'un poète, des avatars de sa vie, ou faire de savants commentaires sur ses écrits, si l'on ne trouve plus ceux-ci en librairie et s'ils sont devenus d'une grande rareté dans les bibliothèques ?

Robert Sabatier dans son *Histoire de la poésie,* d'autres critiques littéraires contemporains notoires en font l'éloge. Mais Pellerin, mort en juillet 1921 d'une tuberculose pulmonaire contractée à la guerre durant l'hiver 1916-17, ne va-t-il pas mourir une seconde fois, et peut-être définitivement, parce que ses œuvres ne sont plus éditées, que beaucoup d'exemplaires déjà en ont été détruits par ignorance, et qu'il n'a plus de lecteurs ?

Alors la première chose à faire : éditer, rééditer Pellerin. Et que, pour cela, s'unissent les villes de Grenoble, de Chambéry, de Pontcharra, les départements de l'Isère et de la Savoie, les directions des ministères concernés, tous ceux qui pensent que Pellerin peut encore apporter un message tonique aux jeunes d'aujourd'hui et de demain !

Il est assuré qu'avec l'équipe d'universitaires rassemblée au cours de ce colloque – elle l'avait déjà été à Chambéry et à Pontcharra en 1971 – une édition d'un « Tout Pellerin » avec un appareil critique de haut niveau ne présenterait pas de difficulté. Cela comblerait, entre autres, notre ami Georges Schmits, qui s'attache, depuis vingt ans, à l'étude de la vie et de l'œuvre de notre compatriote, et qui a retrouvé et commencé à publier de ses inédits.

Car Jean Pellerin vaut la peine d'être connu.

Il est né à Pontcharra, fils d'un fabricant de papier, ingénieur Arts & Métiers, y a fréquenté l'école communale, a passé sept ans au lycée de Chambéry, est revenu à Pontcharra et à Grenoble avant de partir pour Paris, attiré par son ami Francis Carco, qui l'introduisit auprès de ceux qui créaient ou devaient créer ce qui allait être parmi le plus valable dans les arts et lettres de notre siècle : Apollinaire, Picasso, Cendrars, Max Jacob, Mac Orlan, Dorgelès, Marinetti, Braque, Dufy, André Salmon, Utrillo, Alain-Fournier...

Et une amitié en entraînant une autre, Pellerin devait connaître tous ceux que nos anthologies actuelles retiennent comme ayant été les « phares » de la période de création 1910 à 1921 : en sus de P.J. Toulet et de Derème, connus dès l'époque de Pontcharra, Colette, P. Albert Birot, Paul Claudel, ou des peintres, le Mexicain Diego Rivera, les Russes Gontcharova et Larionov...

Que puis-je dire de son œuvre ? Sinon citer ceux de ses poèmes qui courent dans la mémoire de ceux qui les ont lus. Parler de leur modernité, de celle de ses romans (pas encore tous retrouvés) ? Des thèmes originaux abordés par eux ? De ses « billets », de ses chroniques ou articles de journaliste ? Mes amis universitaires, dans l'hommage qu'ils rendent à Jean Pellerin à l'occasion de ce colloque, le disent assurément mieux que je ne saurais jamais le faire. Merci à eux tous !

Maurice BERTRAND
Maire-Adjoint de Grenoble
Chargé des Affaires Culturelles.

LES PSEUDONYMES DE JEAN PELLERIN

Écrire, a-t-on dit, c'est se cacher. Mais le voile de l'écriture ne suffit pas toujours à consoler la pudeur des écrivains, et en particulier celle des poètes.

Je ne monterai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées[1].

disent-ils en substance avec Leconte de Lisle. Prendre un pseudonyme, c'est peut-être y envoyer son alter ego. Il faudra bien étudier quelque jour plus avant ce syndrome du pseudonyme, car tout n'est pas pudeur, comme tout n'est pas crainte de se livrer. Certes, il est des cas bénins. Tel fils encombré d'un père illustre, criminel ou détesté, s'affranchit d'un fardeau redoutable en changeant de nom. Tel autre venu de Pologne se choisit un pseudonyme qui se puisse fixer dans des oreilles françaises. Dès l'âge de seize ans, Pierre Durand choisissait de s'appeler Pascal Pia, séparant à jamais l'homme de l'écrivain. Mais à nouveau le cas se complique. Si l'on connaît en effet quelques-uns des pseudonymes de Pia, si l'on sait par exemple qu'il fut un peu Pascal Rose et tout à fait Avinin Mireur, Marcelle Lapompe ou Pascal Fély[2], on ne saura jamais combien il rédigea de thèses de doctorat ni la part qu'il convient de lui réserver dans la confection du *Cortège priapique* d'Apollinaire. Cette fois, comme dans l'affaire des faux Baudelaire[3], il ne s'agit plus de pseudonymes, ni de pastiches, mais de canulard d'érudit, de supercherie littéraire. Ce goût de la clandestinité, ce plaisir de la mystification, Apollinaire, Pierre Louÿs, Pia, Jean Pellerin les ont cultivés tout au long de leur vie. Les écrivains sont gens sérieux : il s'en trouve pourtant que ces jeux divertissent comme des enfants. Mais la démarche n'est pas que ludique. Faire des faux, c'est un peu comme imprimer de la fausse monnaie ; semer de-ci, de-là des faux Baudelaire ou des faux Mallarmé ou des faux lyriques grecs, et voir déjà les spécialistes actionner la machine exégétique, c'est peut-être une activité anarchiste. Mais le plaisir extrême ne consiste-t-il pas à être le nègre de soi-même, à créer un écrivain de toutes pièces, à le doter d'un nom, d'une biographie, d'un visage même, à le pourvoir en œuvres et à le pousser devant soi dans la vie publique ? Plaisir extrême, mais plaisir coûteux dans la mesure où le père de cet enfant imaginaire se doit d'avoir du talent, voire du génie,

sinon pour deux, au moins pour lui-même. Encore faut-il que le secret ne soit pas trop bien gardé, car il faut des complices pour ce crime, ou du moins des témoins qui sachent à la fois se taire et parler à mots couverts. Il y faut une manière de société secrète composée de ceux qui savent, de ceux qui sont initiés aux secrets de l'Olympe littéraire et ne partagent la manne qu'avec les justes. Il y aura donc entre grands clercs une manière de sourire finement à l'évocation de certains noms, à la vue de certains poèmes, qui fera éprouver à l'auteur des voluptés particulières. Mais qui saura se taire absolument, accomplir en somme le crime parfait et ne pas rôder comme Raskolinkoff pour se faire reconnaître aux portes de l'université ou des chapelles littéraires ?

Ce goût des pseudonymes, Jean Pellerin l'éprouva de bonne heure. A en croire Jeanne Escarfail, une amie d'enfance interrogée par Luciana Magni[4] et dont le père était comme celui du poète directeur de papeterie à Pontcharra, Pellerin se plaisait tout jeune déjà à raconter des histoires et des contes de fées, et il invitait ses petits auditeurs à l'appeler Nirellep, anagramme de son nom. Plus tard ses condisciples le surnommèrent Bayard, du nom de ce chevalier qui a sa statue à Pontcharra où il naquit en 1475. Il faudra en croire la volonté populaire sur la question d'une ressemblance éventuelle entre Bayard et le tendre poète de *la Romance,* encore que Pellerin se soit signalé à l'attention de ses condisciples dans des joutes assurément moins cruelles.

C'est en 1908 que le goût de la mystification s'empara de Jean Pellerin, c'est-à-dire dès son entrée en littérature. A peine venait-il en effet de publier quelques vers dans *la Rénovation esthétique*[5], dans *l'Oliphant*[6], dans *Hélios*[7] ou à *la Phalange*[8], qu'il imaginait de créer le personnage d'Eve Arrighi, tendre poétesse plus ou moins née à Mytilène. Or, en 1907, l'année même où Eve Arrighi commençait à prendre corps, Pellerin était « tout imprégné de Pierre Louÿs » m'écrivait un condisciple de Jean Pellerin et qui avait retrouvé le poète dans la cour de la caserne de Lyon[9]. *Les chansons de Bilitis* avaient à peine dix ans à l'époque et il n'est pas impossible que la « petite courtisane phamphilienne » n'ait inspiré Eve Arrighi à Jean Pellerin, d'autant que l'une et l'autre sacrifiaient sur les mêmes autels. Eve Arrighi naquit donc aux lettres à la fin de 1908, dans le premier numéro des *Petites feuilles* que Francis Carco venait de fonder à Grenoble, mais probablement cette naissance fut-elle différée de quelques mois à en croire une lettre inédite du 28 janvier 1909 où Pellerin signale à Martineau, au nom de la rédaction, que le premier numéro de la revue ne lui parviendra que dans quinze ou vingt jours. Hélas, la belle revue disparut aussitôt pour la raison que le service militaire retenait ses animateurs et que Francis Carco, dans la salle de police de Briançon

où Pellerin lui portait les épreuves, ne disposait pas des libertés qu'exige la direction d'une revue. Mais la charmante Eve Arrighi vécut aux lettres jusqu'en 1917 par les soins de l'auteur de ses jours et de ses vers.

Dans ses grandes lignes, l'affaire est bien connue aujourd'hui et Yves-Gérard Le Dantec la résume dans les notes du *Bouquet Inutile,* mais il semble qu'à l'époque, le secret fut bien gardé. Pas un mot à Martineau tout au long de la correspondance d'abord officielle bientôt cordiale qu'échangèrent les deux poètes. Eve Arrighi pourtant collabora au *Divan* de 1912 avec une belle étude sur Francis Carco que Pellerin fit parvenir à Martineau[10]. Apollinaire lui-même « s'y laissa prendre » alors qu'il rassemblait pour le Coffret du Bibliophile sous le nom de Germain Amplecas *l'Oeuvre libertine des poètes du XIXe siècle*[11]. C'est ainsi que parut en 1910 dans la « Collection des maîtres de l'amour » le délicieux « sonnet lesbien », ainsi que le nommait son auteur, qui avait enchanté les lecteurs des *Petites feuilles :*

Octobre ! Une chambre d'hôtel...
Sur la douteuse courtepointe,
De quels baisers m'as-tu pas ointe,
O Douce ? Je le vois bien tel,

Ce garni... Le désir m'accointe
De votre corps, brumeux pastel,
Près du mien, suc brun de bétel,
De ma bouche à la vôtre jointe

Peut-être la méprise d'Apollinaire fut-elle volontaire. Les deux poètes étaient en bons termes et Apollinaire lui-même était en train de donner le jour dans *les Marges*[12], en janvier 1909, à la non moins charmante Louise Lalanne en lui prêtant une chronique de littérature féminine puis des poèmes dans lesquels nul ne reconnut sa main ni celle de Marie Laurencin. La plaisanterie était d'autant plus piquante qu'il ne s'était trouvé personne dans les milieux littéraires pour songer à propos de Louise Lalanne à ce Ludovic Lalanne qui, dans son volume des *Curiosités littéraires*[13] consacre tout un chapitre aux supercheries les plus belles. Plus mystérieux, Pellerin se garde bien de tendre au lecteur le moindre indice qui permît de flairer l'imposture. Du temps que ses amis étaient encore nombreux de ce monde, j'en avais interrogé plusieurs sur l'origine de ce nom. Tous étaient perplexes. On a toutes les raisons de croire que notre Eve n'a rien de commun avec Toussaint Arrighi (1778-1853) qui, duc de Padoue, fut général de Napoléon. On veut croire aussi qu'elle ne doit rien à Betto ou Benedetto Arrighi, auteur au XVIe siècle d'un poème burlesque qu'un Pisan nommé Girolamo Amelunghi déroba, remania et publia sous le nom de Forabosco. Le seul catalogue de la Nationale fourni-